

ABONNEMENTS :

Un an.....\$2.00
Six mois..... 1.25

L'ANNONCES :

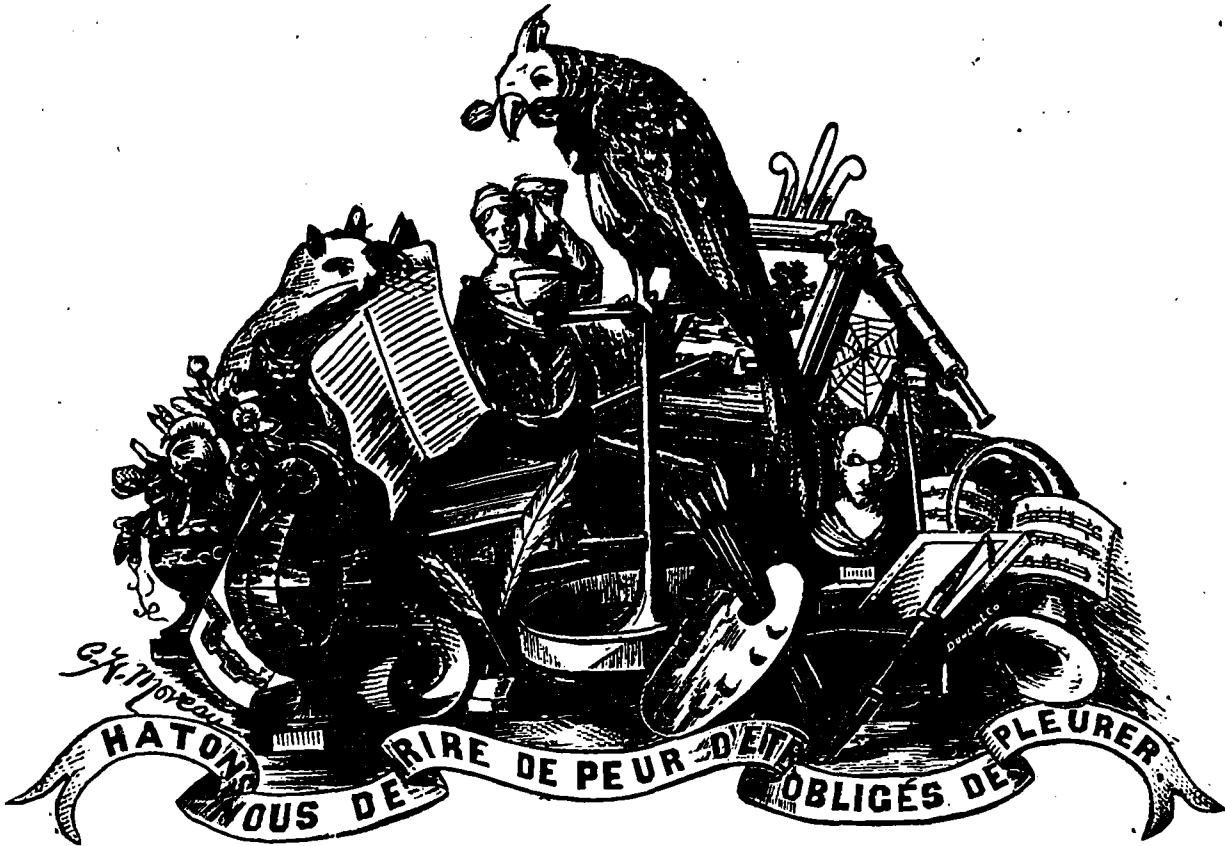
Un carré de dix lignes.

Un mois.....\$1.50
Une fois..... 0.75

S'ADRESSER,

pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction,
Rue Notre-Dame, 126.

C. HENRI MOREAU,
Rédacteur en Chef,
Imprimeur et Editeur.



Toute correspondance adressée à la direction sera accueillie favorablement, qu'elle soit signée ou anonyme, dans tous les cas elle ne sera publiée qu'autant qu'elle sera conforme au programme que nous nous sommes imposé.

PARAIT LE SAMEDI

LE PERROQUET

Journal Critique, Littéraire et Caricaturiste.

MONTREAL, SAMEDI, 11 MARS 1865.

AU FIL DE LA PLUME.

Depuis quelques jours la température a sensiblement adouci ses rigueurs. Le soleil qui, depuis quatre mois ne se montrait à nous que par acquit de conscience, s'est enfin décidé à nous envoyer un peu de chaleur, il était temps. Grâce à la mansuétude de l'atmosphère, nous avons constaté que un à un, les nez des jolies promeneuses (le terme est consacré), qui affluent de trois heures à cinq dans la rue Notre-Dame, sont sortis de dessous les voiles et fourrures où ils étaient enfouis, et se hasardent au grand air. Le coup d'œil y gagne.

Nous nous sommes souvent demandé quel pouvait être le charme de cette promenade qui a pour bornes la place d'Armes d'un côté et la place Jacques Cartier de l'autre, et nous n'avons rien trouvé à nous répondre.

La promenade à notre sens n'a que trois raisons d'être :

- Prendre un exercice salutaire ;
- Voir ;
- Etre vu ;

Examinons le côté hygiénique. En cette saison, les trottoirs, seuls praticables pour les piétons, leur offrent un bain de pieds général et gratis, long de quelques arpents, profond de six à huit pouces, et bien que le soleil soit un peu plus chaud, il ne l'est pas encore assez pour élever la température du dit bain de pied au degré prescrit par la médecine. Ce n'est donc pas là le but de la promenade sanitaire ! Serait-ce par hasard pour y prendre des douches ? Car en effet en ce temps de dégel, les gouttières (lisez dalles) engorgées, laissent tomber, à épanchement continu, de larges gouttes qui pourraient être utilisées, par l'hydrothérapie. Mais encore les douches ne sont-elles ordonnées que dans certains cas, le transport au cerveau, la folie, et si nous devons voir dans les gens qui s'obstinent à les recevoir quotidiennement de trois à cinq, autant de malades qui suivent une prescription du docteur, nous qui avons une frayeur atroce des fous, n'oserons plus quitter notre domicile et demanderons, aux autorités compétentes, leur transport immédiat à l'Asyle de Beauport. Joignez à ces deux agréments, la quantité de traîneaux qui se heurtent sur la chaussée, et conspirent incessamment contre notre sûreté, le mouvement commercial, inévitable dans la rue des boutiquiers, les ballots, les boîtes, les tonneaux de marchandises dont ceux-ci encombrant les devantures de leurs boutiques, et qu'il vous faut escalader, les scieurs de bois qui vous lancent leurs bûches dans les jambes, l'enseigne du Perroquet, mal accrochée, qui menace de tomber sur votre tête, et vous conviendrez avec

nous, que le lieu où vous vous promenez pour préparer votre estomac à un bon diner, ou vous faciliter la digestion de celui que vous venez de prendre, pourrait être choisi avec plus de discernement.

Vous, Monsieur, vous vous promenez pour voir. Bien je suis à vous.

D'abord vous voulez voir, quoi ? Ce ne sont pas les fous qui prennent leurs douches, mentionnés plus haut, ce spectacle, peut-être intéressant une fois, deviendrait, à la longue, insipide et nous vous savons trop de bon sens pour y accorder plus d'attention qu'il n'en comporte. Serait-ce l'ours dont notre propriétaire a eu soin de vous avertir, par la voie des journaux, de ne pas avoir peur ? Non, vous passez, fort indifférent devant la pauvre bête que vous savez empaillée. Serait-ce la boutique du marchand de bonshommes en plâtre ? Non plus, à peine jetez-vous un regard distrait sur ces chefs-d'œuvre au petit pied, de l'art plastique. Les jambons de Dufresne ou les barils de harengs de M. Gibbon, donc ? Non plus. Ah ! nous y sommes, ce que vous venez voir, ce sont les cerceaux, les crinolines et autres engins accrochés à la pluie et à la vitrine des magasins de marchandises sèches (lisez, de nouveautés), ou le dernier produit enrubané et emplumé de la modeuse (lisez modiste), à la mode ?—Farceur ! nous savons bien que ce n'est rien de tout cela qui attire votre regard. Lorsque vous vous éborgnez avec votre lorgnon, ce n'est pas une coiffure qui attire votre attention, mais la tête qu'elle

Feuilleton du Perroquet.

LES AVENTURES D'UN PANIER DE PÊCHES.

Suite.

En voilà un, mon voisin de campagne très retors du reste, eh bien ! il m'envoie des fruits qui valent presque les pommes d'or du jardin des Hespérides ; c'est un soin délicat dont je lui saurai gré.

Sur ces entrefaites, un valet entro, précédant un petit cousin à la mode de Bretagne du comte, un protégé, M. Ernest d'Urty, l'attaché d'ambassade. Le jeune homme venait remercier le pair de France de ce qu'il s'était employé pour lui auprès du ministre des affaires étrangères.

Le compliment fait, Ernest jette les yeux sur la table de palissandre de son protecteur et y aperçoit son cadeau de matin.

—En vérité, penso-t-il, c'est mon panier, ce sont mes pêches ! Comment sont-elles venues de chez Mariette en cet endroit ? Il faut que j'aie la clef de ce mystère.

Ces sortes de visites ne sont jamais longues. Ernest s'excuse, salue et sort.

—Je vais voir Mariette, se dit-il en descendant

l'escalier et lui faire tous les reproches qu'elle mérite.

Pendant ce temps, le comte ne cessait point de lorgner le panier.

—Il est fâcheux, reprit-il, que je ne sois plus dans mon assiette. J'ai une gastrite compliquée d'embaras abdominaux. Le docteur me défend les crudités, quelles qu'elles soient. Ne songeons donc pas à manger ces pêches. Mais qu'en faire ? Voyons.... Oui, ma foi ! La semaine dernière, j'étais encore un peu malade : mon diner passait mal. Un hasard me mène à l'Opéra, à l'heure du ballet ; j'y vois danser la petite Mariette ; cela me réjouit et me rajeunit presque. Dès ce moment, la digestion se fait bien ; je sors en fredonnant, je dors comme un charme, je me porte mieux. C'est donc à cette petite que je dois ce bien-être, c'est elle qu'il est juste d'en remercier. Ecrivons-lui.

Or, ayant horreur de tout ce qui ressemblait au travail, le comte ne trouva rien de mieux non plus que d'arranger pour la circonstance le billet de l'avocat.

—Mademoiselle,

—Les petits cadeaux entretiennent non-seulement l'amitié, mais aussi le talent. Je vous envoie sans

façon un panier de pêches auquel j'ai l'espoir que vous voudrez bien faire bon accueil.

Agréé, etc.

—Le comte de...., pair de France."

Chez la petite danseuse, entre Ernest d'Urty et elle-même, on en était à boudier et à se chamailler sur le cadeau du matin, lorsque Brigitte, se tordant de rire, apparut avec l'éternel panier à la main.

—Voilà ce que nous envoie M. le comte de....., madame, disait-elle ; c'est un panier ensorcelé ou je ne m'y connais pas.

—Ensorcelé ou non, dit la danseuse, cette fois il ne sortira pas d'ici. Ernest, tendez-moi la main et aidez-moi à manger ces pêches.

Les pêches de Maltes firent le dessert de deux jours. Par malheur, Ernest d'Urty, à qui était échue la dernière du panier, la pêche fondamentale, trouva dessous, la carte de Du Roseray !

—Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il. Puis, se répondant à lui-même :—Quand on tient à ses illusions, ajouta-t-il, il ne faut jamais regarder au fond des choses.

PHILIBERT AUDEBRAND.

FIN.